

pauvre, et de lui raconter tout ce qui t'aurait passé par la tête. N'importe, tu es un brave garçon, Tim, et j'ai beaucoup d'affection pour toi.

—C'est que je vous aime tant moi-même, mon cher maître,—fit Tim, rouge de plaisir.

Le comte était vêtu et prêt à partir.

—Là ! Tu vas demander M. Dementières et lui dire que je désire lui présenter mes devoirs avant de quitter Boursac.

Fédor réfléchit pendant un instant.

—Tu amèneras les chevaux dans la cour, sellés et bridés, et tu feras en sorte qu'ils mènent grand train, se cabrant, piaffant... Si par hasard, l'un des deux s'échappait, tu le rattraperais en poussant des exclamations bruyantes.

Tim se mit à rire sans bruit, en répondant simplement :

—Bien, Votre Honneur.

A la nouvelle de ce départ précipité, le châtelain arriva les mains tendues, poussant des exclamations désolées que démentaient son rayonnant visage et la joie mauvaise qui brillait dans ses yeux.

—Comment ! vous nous quittez déjà, monsieur le comte ! C'est mal, c'est très mal... Il paraît que l'hospitalité du château de Boursac n'a pas été de votre goût. Restez au moins pour le déjeuner, je vous en prie.

Fédor s'excusa.

MM. de Treycourt devaient être fort inquiets de lui, il tenait à les rassurer au plus tôt.

—Mais,—continua-t-il,—n'aurais-je pas l'honneur de présenter mes hommages à Mme Dementières ?

Au prix d'un violent effort, le châtelain éteignit l'éclair féroce qui venait de flamber dans ses prunelles.

—Vous l'excuserez, j'en suis sûr, monsieur le comte, Mme Dementières n'a pu prendre encore les habitudes de la campagne. Elle fait toujours la grasse matinée. Du reste, veuillez vous en souvenir, elle était légèrement souffrante hier au soir.

Cette conversation avait lieu dans la cour même. A cet instant l'un des chevaux de chasse échappa des mains de Tim.

Le groom attacha les deux autres bêtes à des anneaux et se mit à poursuivre celle qui bondissait gaiement.

—Oh ! la ! Oh mère ! oh ! mais la !...

Ces exclamations étaient poussées avec une telle énergie, que le cob, très excité par ces éclats de voix, se cabra, rua, hennit, faisant jaillir du pavé de la cour des milliers d'étincelles.

M. Dementières n'avait pas fini d'excuser sa femme que celle-ci apparut au haut du perron.

Le stratagème avait pleinement réussi.

La jeune femme, prévenue de ces préparatifs de départ, voulait connaître son arrêt, bravant cette fois la colère de son tyran.

A l'aspect de Mme Dementières, le visage du mari était devenu livide.

La fureur fit grimacer ses dents.

Il s'avança vers elle les mains étendues.

—Qui vous a permis ?...—gronda-t-il,—d'une voix qu'enrouait la fureur.

Mais Fédor l'avait devancé, il avait gravi les degrés du perron, s'était respectueusement incliné devant la jeune femme, en portant sa main à ses lèvres.

Dans cette position, il tournait le dos au mari qui accourait.

—Je ferai tout !—murmura-t-il si bas que seule elle peut l'entendre.

Puis tout haut :

—Merci mille fois, madame, de m'avoir permis de vous dire adieu.

—Vous allez prendre froid !... rentrez ! rentrez !—cria M. Dementières dont la colère touchait au paroxysme. Rentrez, je vous l'ordonne.

Si Fédor avait pu croire à une exagération de la part de la jeune femme, cette courte scène, d'une violence inouïe, l'eût complètement désabusé.

Brusquement il se retourna et M. Dementières et lui se trouvèrent face à face.

—A qui en avez-vous, mon cher monsieur ?—demanda Fédor, ou plutôt que vous arrive-t-il ?—Seriez-vous tout d'un coup indisposé ?

Il y avait tant de raillerie hautaine et mordante

dans ces paroles, que la rage du mari devint plus violente encore.

Il ne répondit pas, mais ses dents qui claquaient ses mains tremblantes, démontraient jusqu'à quel degré d'abaissement pouvait tomber le misérable.

Fédor, souple, mince, d'une irrésistible vigueur, devait être pour lui un invincible adversaire.

Fédor attendait le choc, et, dans sa prunelle claire, brillait le désir qu'il éprouvait d'anéantir ce monstre.

Alors M. Dementières se tourna vers sa femme :

—Je vous ordonne de rentrer,—lui dit-il brutalement,—vous m'entendez !

Avant d'obéir, Mme Dementières répondit au dernier salut du jeune homme.

L'expression désolée avait fait place à un rayon d'espérance et cet angélique visage était illuminé par un sourire qui n'y avait point paru depuis bien longtemps.

Fédor était déjà en selle.

Il attendit un instant pour permettre à M. Dementières de lui adresser la parole.

Puis il salua froidement d'un coup de tête sec et, la grille ayant tourné sur ses gonds, il s'élança dans l'avenue.

Un bruit de ferraille, de serrure se fit entendre derrière lui.

Le concierge poussait les verrous, remettait les barres en place.

—Trop tard,—murmurait le jeune homme en ne parvenant point à réprimer un éclat de rire.—Tout cela fait partie de la précaution inutile... J'emporte le secret de cette pauvre recluse et ma vie si oisive, si inutile jusqu'ici va avoir un but... Me voici métamorphosé en chevalier errant, On aurait dit que j'en avais le pressentiment. Allons dépêchons, il n'y a pas de temps à perdre, car plus vite je délivrerai cette malheureuse femme sera le mieux, et jusque-là que ne va-t-elle pas endurer ?

L'orage avait disparu, le temps était clair et de nouveau se montrait le soleil.

Vers les onze heures du matin le comte Stroganof s'arrêta à Allogny, où il déjeuna, à l'auberge, de deux œufs frais et d'eau claire et repartit après avoir fait souffler ses bêtes...

Il avait dit la vérité, on était fort inquiet de lui au château de Treycourt, le duc et quelques-uns de ses invités étaient rentrés très tard.

D'autres avaient été demander l'hospitalité à des amis du voisinage, trop heureux de la leur offrir. On avait envoyé des hommes à cheval, dans toutes les directions, et naturellement ils étaient revenus sans nouvelles.

L'arrivée du jeune homme fut saluée de joyeuses acclamations.

Elles s'éteignirent aussitôt, lorsque, après avoir répondu à toutes les questions, après avoir dit qu'il avait trouvé un abri dans une ferme dont il ignorait le nom, il annonça son brusque départ.

—Mais vous nous aviez promis de passer la semaine avec nous,—dit le duc, en donnant à ses paroles une expression de sincère regret.

—Je suis très mécontent de mes bêtes,—répliqua Fédor, choisissant le prétexte que le hasard mettait à sa portée, je ne leur ai pas trouvé assez d'énergie.

—Diable ! cousin.—fit vivement Louis de Treycourt,—vous êtes difficile.

—Je vous les prends au prix qu'elles vous ont coûté,—interrompit M. du Temple.

—Soit,—répliqua Fédor, voulant dérouter tous soupçons.

Le soir même il prenait l'express à Theillay et repartait pour Paris.

II.—UNE FAMILLE A PRINCIPES

Le lendemain vers deux heures, le brougham du comte Stroganof, attelé à une admirable paire de trotteurs russes, s'arrêtait au numéro 14 de l'avenue Bosquet.

Fédor mit la tête à la portière.

Il avait devant lui un petit hôtel carré, confortable, mais très lourd, et qui, malgré la grille entourant le vaste jardin, conservait toutes les apparences d'une maison bourgeoise.

Tim, en livrée, avait sauté bas du siège, où il

était assis auprès du cocher et attendait les ordres de son maître.

—Sonne,—lui dit le comte,—remets ma carte et demande si M. Chabrance peut me recevoir.

Tim revint aussitôt avec une réponse affirmative et Fédor Stroganof mit pied à terre.

On l'introduisit dans un salon élégamment meublé, mais correct, froid, triste. Cette pièce suait l'ennui par tous les coins.

En plus confortable, elle rappelait fort bien les appartements du château de Boursac.

Une porte s'ouvrit et livra passage à M. Alexandre Chabrance.

Un beau vieillard, droit, distingué ; les traits du visage avaient l'air d'une ectype de médaille romaine. M. Chabrance avait dû être très beau.

Ses cheveux d'un blanc immaculé étaient coupés en brosse, un collier de barbe très courte encadrait le visage, laissant voir la bouche à lèvres froides, minces, ornées de dents très belles.

Il était vêtu d'un veston de chambre qu'il n'avait point pris la peine de quitter, ce qui indiquait un suprême dédain pour les mondanités et les détails d'étiquette.

Il répondit froidement au respectueux salut du comte Stroganof, lui désigna un siège de la main, s'assit lui-même et attendit, en regardant le visiteur, ce qui voulait certainement dire :

—Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Veuillez m'exposer le plus promptement possible le but de votre visite.

M. Chabrance avait horreur des paroles inutiles aussi bien que des importuns.

Fédor, si sûr de lui qu'il pût être, se sentit glacé par cet accueil.

Gâté par la société parisienne, il n'avait pas l'habitude d'être aussi froidement reçu.

—Je crains que ma mission n'aille pas toute seule,—murmura-t-il.

En fin de compte, le jeune homme cherchait les mots et ne savait comment débiter.

Après une légère hésitation durant laquelle l'œil clair de M. Chabrance ne le quitta point, il attaqua résolument la question et expliqua en quelles conjonctures il s'était vu dans la nécessité de demander l'hospitalité au château de Boursac et de quelle façon il en était arrivé à connaître le mystère de cette lugubre demeure.

Tandis qu'il parlait, M. Chabrance avait plissé les lèvres.

Sans dire un mot, sans une interruption, sans un geste, il écoutait.

On eût pu croire, en vérité, que Fédor Stroganof s'adressait à toute autre personne, si ses maxillaires puissants, signe d'un entêtement invincible, ne s'étaient agités d'un léger mouvement automatique.

Il laissa aller le jeune homme jusqu'au bout.

Fédor s'animait en parlant, il laissait transparaître une émotion aussi violente que sincère, en racontant tout le long martyre subi par la pauvre Marcelle, et il énumérait les insultes dont elle était l'objet, devant les domestiques, devant tous, de la part du tyran qui l'emprisonnait et la torturait.

Et il disait ce qu'était M. Dementières, un homme fait de violence et de fiel, et ayant perdu toute dignité, tout respect de lui-même.

Lorsque Fédor eut terminé son acte d'accusation, il s'arrêta.

M. Chabrance demeurait toujours silencieux.

Le comte attendait vainement une parole.

Les regards du vieillard ne se dirigeaient même pas sur son interlocuteur.

Il finit par presser un bouton de sonnette électrique placé à portée de sa main.

Un domestique parut.

—Priez madame de descendre au salon.

A suivre.

LES POUDRES ORIENTALES

Les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois, le développement des formes de la poitrine, seront expédiées franco sur réception du prix (\$1.00), adressé à l'agence des Poudres Orientales, boîte-poste 694, Montréal. Dépôt-général pour Montréal : L.-A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Ste-Catherine, Montréal.